BÉBÉ DOUILLET

— Bébé, disait Maman, mais vos mains sont affreu-
Pour vous, je rougis de les voir ; [ses !
On les croirait d'un petit noir...
Regardez-les... toutes terreuses !
Il y pourrait pousser des carottes nombreuses.
Allez donc vous laver...—Mais il fait bien trop froid
Pour oser toucher l'eau même du bout du doigt.
—Fi ! de ce gros garçon plus douillet que Minette...
Bébé redresse alors la tête,
Et se faisant un point d'honneur
De s'approcher de l'eau sans paraître avoir peur :
—Pour me rincer, dit-il, je cours à la fontaine...
Avant de s'y laver, il met ses gants de laine.

HORTENSE BARRAU.

LE PREMIER AMI

Dieu a donné à l'homme, parmi les animaux, un ami véritable, un ami qui reste fidèle dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Le chien est, de tous les animaux, le plus attaché à l'homme. Le chien lit dans le regard de son maître et cherche à deviner sa pensée. Au besoin, il saura le défendre, s'il est attaqué.

Le chien, soumis, obéissant par nature, lèche la main qui le frappe. Voyez ce petit enfant; il est seul dans son berceau et dort paisiblement du sommeil de l'innocence. Sa mère l'a confié à la vigilante sollicitude du chien, et le fidèle et intelligent animal a compris toute l'importance de son rôle de gardien. Quelque étranger s'approcherait-il de la maison, que, par ses aboiements furieux et précipités, il donnerait l'éveil aux parents. Du reste, il est un fait d'expérience qui démontre péremptoirement que le chien a une prédilection marquée pour l'enfance.

Au sortir du sommeil, l'enfant, peu reconnaissant sans doute, tirera les longues oreilles de son ami le plus dévoué; celui-ci criera peut-être, mais jamais il ne mordra la main traîtresse qui le récompense si mal; il se fera à tous les caprices, et même, au besoin, il se prêtera jusqu'à servir de cheval pour ses amusements.

En écrivant ces lignes, nous nous reportons malgré nous aux heureuses années de notre enfance: il nous semble entendre encore les aboiements sonores du constant compagnon de nos jeux. — Le pauvre animal! il était bien vieux déjà, lorsque les chariots de l'étranger l'ont écrasé. Et cependant, malgré sa vieillesse, il nous suivait et ne se sentait plus d'aise, quand nous lui permettions de nous accompagner!

L'ADROIT FILOU

Un jour que Guillery, fameux voleur qui florissait au commencement du dix-septième siècle, se promenait sur le grand chemin qui va de Niort à la Rochelle, il rencontra un paysan qui s'en allait plaider dans cette dernière ville. L'ayant accosté, il lui demanda où il allait.

—A la Rochelle, répondit l'autre.

—Eh bien! dit Guillery, nous irons donc de compagnie, puisque j'y vais aussi.

En cheminant, il demanda au bonhomme pour quelles affaires il s'en allait si loin.

—Ah! dame, dit le paysan, c'est pour plaider.

—Pour plaider? vous avez donc de l'argent?

—Non, je n'en ai point.

—En ce cas, nous sommes bien ensemble, puisque nous n'en avons ni l'un ni l'autre. Mais, reprit-il quelques pas plus loin, savez-vous ce qu'il nous faut faire?

—Non, dit le paysan.

—Il faut prier Dieu de nous en envoyer.

Et aussitôt il se mit à genoux, disant au paysan d'en faire autant. Le pauvre homme obéit; mais il commençait à sentir qu'il avait peur, et qu'il était probablement en compagnie d'un bandit.

Ils s'étaient mis plusieurs fois à genoux sans que le ciel eût rien envoyé au paysan, qui ne demandait dans sa prière que d'être délivré de son compagnon; Guillery, au contraire, toutes les fois qu'il se fouillait, trouvait la première fois dix sous, la seconde vingt, la troisième un écu. Il partageait chaque somme en deux, en donnait la moitié au paysan, et lui disait de se fouiller pour voir s'il n'avait rien dans ses poches. Mais le paysan retirait toujours ses mains vides, et assurait qu'au reste, il était content de la part qu'il venait de recevoir.

—Attendez, pourtant, dit enfin Guillery, je suis plus adroit que vous: permettez que je fouille moi-même vos poches. Je jurerais que le ciel y a envoyé quelque chose.

Il fouilla si bien, qu'il trouva la bourse, laquelle contenait cent cinquante écus d'or.

Il fit des cent cinquante écus deux parts égales, en prit une et remit l'autre au paysan en lui disant :

—Prenez la moitié de ce que le ciel nous envoie; il faut qu'il vous aime bien plus que moi pour vous adresser en une seule fois une si belle somme.

Là-dessus il prit congé du bonhomme, qui fut fort aise d'en être quitte à ce prix.

SOUS LES CERISIERS

A QUOI JOUONS-NOUS ?

LE JEU DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE. — Chers enfants, lorsque madame La Pluie, cette gêneuse, vous empêchant d'aller prendre vos ébats, vous tient le nez collé aux vitres, voulez-vous lui faire la nique et rire comme si le plus joyeux soleil vous communiquait sa gaieté? Essayez du petit jeu de la ville et de la campagne, vous m'en direz des nouvelles.

Voici comment on procède:

Les joueurs s'asseyent en rond autour du "déménageur", c'est-à-dire de la personne qui conduit le jeu. Chacun d'eux prend, de la main droite, son nez, "la maison de ville", et, de la main gauche son oreille droite, "la maison de campagne". Au commandement de: "Déménagez! que fait le directeur du jeu, la main gauche doit passer très vite de l'oreille au nez, tandis que la droite ira du nez à l'oreille, et l'on continue les allées et venues de la "ville" à la "campagne" à chaque commandement du déménageur. Si l'on presse l'allure, les joueurs, pour retrouver "leurs domiciles", se livrent aux recherches les plus comiques et l'assemblée a de quoi se tordre de rire.

MOTS DENFANTS

Question de Mlle Bébé:

—Maman, la bougie, quand on souffle dessus, où donc va la flamme ?

* * *

Bébé n'aime pas les oeufs. Sa maman veut qu'il en mange, pour faire comme tout le monde.

Hier soir, Bébé redemande des oeufs. La mère, enchantée:

—Très gentil, Bébé, d'en manger deux fois.

Et Bébé, la bouche pleine:

—C'est pour qu'il n'en reste pas pour demain!

* * *

Le petit Paul n'a pas été sage, et on l'a mis au pain sec.

L'enfant boudeur a jeté son morceau de pain sur un banc du jardin. Une abeille vient s'y poser:

—Quel bonheur! s'écrie Paul, elle ne sait pas que je suis au pain sec, et elle va peut-être mettre un peu de miel dessus...

* * *

On se rappelle, dans les "Misérables", l'enfant du bourgeois qui a une grosse tartine à la main et pleure :

"—Pourquoi pleures-tu ? — Je n'ai plus faim !"

Un jeune enfant, au milieu d'un grand repas, n'ayant plus d'appétit, se mit à pleurer ; on lui demanda la cause de ses larmes :

—Je ne puis plus manger, répondit-il.

—Eh! bien, mettez-en dans vos poches, lui dit tout bas son voisin.

—Elles sont pleines, répliqua l'enfant avec une naïveté charmante.